

14

1614

2894

# LE BON FRANCOIS.

1614.

8

4

24

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Toronto

14

1614

2894

LE BON  
FRANÇOIS.

1614.

24



# LE BON

## François.

**A**V plus doux temps de la tranquillité Romaine, & lors que la porte estoit ouuerte, à la liberté de toutes sortes d'accusations, Bien que ce peuple fust regy par les seules loix du Prince d'iniquité en la pure adoration des Idoles, sans aucune recognoissance du vray Dieu. Le nom d'accusateur estoit si odieux entre les bons & graues personnages, que Ciceron (le pere d'Eloquence ayant entrepris la premiere accusation) s'excuse avec crainte (comme d'un crime) de ce qu'ayant auparauant deffendu vn si grand nombre de personnes, il entroit en vne poursuite criminelle, encore que ce fust pour le bien de l'Estat & interest de la chose publique. Donc à bien plus forte raison, ceux qui habitent la France, & principalement Paris: (le plus doux accueil de la Religion Catholique) où les Citoyens d'un feruent zele, se rendent les Religieux domestiques, ou se font eux-mêmes Hermites & Religieux: viuans la plus part en vne apparence de regle si estroitement religieuse, qu'ils se

font estimer plustost pencher du costé de la superstition que d'une libertine incredulité. A plus forte raison (dis-je) doit on trouuer rude & estrange, qu'en ceste saison (si pleine d'apparence de deuotions & charitez Chrestiennes) on voye sortir de ceste ville (tant celebre en toute Pieté & Iustice) vn si grand flux, non seulement d'accusations; mais plustost de condamnations, contre celuy que chacun deuroit excuser & deffendre. La Pieté dort d'un profond somme, la Charité se refroidit, l'Humilité deuient superbe, & la Verité tuë celuy qui la porte. C'est vn grand tesmoignage de la maladie de nos ames, d'y voir loger l'enuie, la haine & la cruauté: au lieu de la charité, amour & dilection; qui nous sont si estroittement recommandees pour guides de nostre salut.

Il est tombé en mes mains depuis le premier iour du Careme drenier (que chacun se preparoit ou faignoit se preparer au deuoir de penitence & accomplissement des œuvres de misericorde) vne infinité de lettres & liurets composez sur l'estat de nos miserables affaires. Dont les discours ne tendoient à autre fin, que de condamner plustost Monseigneur le Prince, que de l'accuser: Sans qu'un seul en ait entrepris la deffense. I'ay laissé passer le furieux cours de toutes ces inuectiues (comme paroles vaines & iustes proyes du vêt) iusques à ce qu'un vieux Gaullois soit venu frapper à ma porte, & m'estonner de son audacieux retour. Il m'a semblé que le nô François estoit tombé en grand mespris, non seulement entre les Nations estrangeres, mais aussi par toute la France: Puisqu'un de la race, de ceux qui par tant de siecles ont cédé à ce glorieux nom (terreur de l'Vniuers) & ont eu leur liberté si puissamment asseruie sous l'autorité & grandeur de nos Roys: oloit entreprendre nô

seulement d'escrire son nom, mais (pour dōner terreur à la Frâce) de menasser les maistresses branches de ceste Monarchie, pour puis apres en abatre le tronc: Ce nom espouuentable rendit mō ame plus curieuse d'entendre son discours, que je croyois escrit autāt en diction & langage qu'en sens & subject barbare, suiuant le naturel antien des Gaullois, le le pensois estre vn dard sans pointe & d'aussi peu de force que ceux que j'auois desia veus: Mais recognoissant son foible subiet armé d'vne pointe acérée, qui menace nostre seul Prince du Sang: Le naturel de sō lignage Gaullois, plein de barbarie, cruauté & ferocité: & les doux charmes de sa plume emmiellée. Je me suis (comme excité d'vn profond somme) reporté au vray sens de mon inclination, à vne resolution de secourir les affligez & deffendre les persecutez. Pour pratiquer en cela les œuures de ciuilité Romaine & charité Chrestienne: cōtre vn barbare Gaullois & impitoyable esclau de nos Roys. Estimant faire vn aussi digne seruice au Roy & à la France que Dauid fit à Saül & à tout le peuple de Dieu, quād il entreprit le combat cōtre Golliat. Je suis François, & de la bonne marque de ceux qui n'ont iamais participé à aucune faction ou ligue, cōtraire à l'obeissance deuë par les subie&s; naturellement ennemy de toutes reuoltes: il ne me peut estre mal seant de deffendre nos Princes en leur absence, & l'honneur de la France qui est en leurs personnes (par la participation naturelle qu'ils ont de celle du Roy.) Or pour entrer en lice & oster la terreur que ce barbare pourroit apporter aux plus simples François, il m'a semblé à propos de leur descourir qui il est & de quelles armes il se sert.

Il est (dit-il) vn vieux Gaullois: il faut donc qu'il soit

issu de ces Gaullois qui passéz en Grece du temps de Pirrus, furent vaincus & reduits en seruitude. Ou de ceux par l'escorte desquels, Brénnus alla donner la premiere gloire aux armes Romaines. Ou de ces Cimbres qui sous la cōduite de Teutobocus, furēt mis en telle route & desordre (par Marius) que la plus grande partie s'estrangla, ou noya par desespoir aux torrents des Alpes. Ou bien de ceux qui restez aux Gaules furēt le subject de la renommée de Iules Césard, premier Monarque de ce grand Empire. Or soit que ce Gaullois descende des serfs, des vaincus, ou des chassez : l'humeur en est toujours tres redoutable & la reputation fort abaissée par tous ceux qui en ont escrit. Plutarque le plus renommé des Historiens de son temps dict, que ces premiers esclaves de Grece furent recogneus si meschans, que la Nation en fust estimée la mere de toute barbarie, trahison & cruauté. Et que les gens de Silla (l'un des plus cruels de son âge) ne pouuans trouuer entre les plus inhumains de leurs troupes, vn qui voulust entreprendre (pour quelque prix que ce fust) le meurtre de son ennemy Marius : ils s'adresserent à vn Gaullois, qui leur ayant promis de le faire, fut si espouuenté de la Majesté de sa face, qu'il ne l'osa executer. Et n'y a vn seul Auteur, de quelque estime qu'il soit, qui ne donne à ces vieux Gaullois, le renom de cruels & barbares. César mesmes sous la puissance duquel fut aboly l'Empire (non des vieux, mais des derniers Gaullois) les baptize de ceste epitette, il dit toutesfois, qu'entre ceux de ceste nation, il y auoit les Druydes, habitateurs de forests, lesquels auoient le cult de la Religion, le soin de l'instruction de la jeunesse Gaulloise; & qui rendoiēt soigneusement la Iustice, sur les differends de leurs hommes.

Pour descouvrir donc desquels est cestuy-cy, il se peut juger par le commencement de son discours où il declare tout appertement, Monseigneur le Prince & les autres Seigneurs joincts à luy, desobeïssans & rebelles au Roy, perturbateurs du repos public, & causes de la ruyne de la France. Qui est vne forme de iugement du tout inusitée, dans les Nations policées: & fort contraire à la pratique des Druydes, qui par vne influence celeste du grand Dieu (qui vouloit descendre & voir anant que juger) examinoient soigneusement le droict des parties, & estoient plus penchans à la justification, que seueres à la cōdemnation des accusez. Nostre Gaullois n'estât point buriné des marques de la Iustice de ces Druydes, il est facile à colliger, qu'il est certainement de l'ancienne tige barbare. Et ceste nature recogneue, la consequence conclud necessairement, qu'estant des vieux il en est d'autât plus à craindre par les François. Les Philosophes naturalistes disent, que les inclinations naturelles de tous les animaux, leur vont tousiours en augmentât: C'est pourquoy les antiës ont faict tourner en proverbe qu'il n'est chaste que de vieux chiës, ny malice que de vieux singes. Ainsi peut-on dire qu'il n'y a cruauté & infidelité que de vieux Gaullois.

C'est doncques aux François (peut-estre aseneantis dedans l'assurance d'une possession tranquille de tât de centaines d'années, aduertis de ce nouuel aduenement ou plustost souleuemēt Gaullois) à se tenir sur leurs gardes. Mais il est d'autant plus aisé à s'en laisser surprendre, qu'il ne paroist point en armes descouvertes: ains au contraire il porte l'Oliuier en sa main & le poignart en sa pochette. C'est vn loup reuestu de la peau d'un agneau: Et Satan qui paroist sous vn visage d'Ange. Car son lâ-



gage est escrit d'une plume sucrée, & ses paroles plus douces que le miel : Et au surplus entierement rempli de sophismes & captions, pour attraper en ses rets les plus foibles creances des peuples. Les larmes des crocodiles d'Egypte, les melodieux chants des Sirenes, les doux allechemens de Circe, les accordans accords de la Lyre d'Amphion, ny les rauissans attraiçts de la Harpe d'Orphée, n'estoient point plus dangereux que la trompeuse main de ce Gaullois. Il n'y a rien de si humain que sa voix, ny de si cruel que le sens de ses paroles. Bref il est esclos de quelque vieil œuf Gaullois, couué dedans les chaleurs des plaines Pyrenées. Aussi les Gaullois vaincus par nos antiens François y firent-ils leurs retraites, ores sous le nom de Gots & Vizegots, & ores sous celui d'Ostrogots. Tant est que toutes les puâtes nuées & pestilentieux orages qui ont enuenimé la Frâce, sont venus de la race de ces gens-là, & de ce mesme costé. Des Grefers, des Hildebrands, Garnets, Sa, Moline, des Guignards, Belarmins, Marianes, & autres plumes enchantereffes graines & seminaires de toutes rebellions, abominatiōs & meurtres: dont les ames Gaulloises, plus ardemment excitées au retour de leurs antiennes natures, de trahisons, & cruautes, se sont souleuées aux parricides de nos Roys. Des Clemens, des Barriers, des Chastels & des Rauallacs inhumains, engendrez de ceste semence barbare.

C'est pourquoy, ô François! il ne vous faut pas croire toutes flatueuses paroles, ny adjouster foy aux douces apparences : Le meilleur est de se tenir entre la crainte d'estre surpris, & la resolution de se deffendre : La deffiance est mere de seureté; Les bien aduisez regardēt les effects, auāt que de croire aux paroles: Les brebis recognoissent

le loup à son haleine puante. S. Paul dit que Satan se transforme souvent en Ange de lumière : Les sages pelerins fuyent le crocodile à ses larmes : Les prudens Nautonniers esquiuēt les chants des Syrenes: Et les Vlysses se deuelopēt aisēmēt des allechemēs de Circe. Les hommes n'ōt point esté attirez par la musique d'Amphiō ny d'Orphee: Il n'y a eu que des pierres & des bestes sauuages qui s'y soient amusees. Vous scauez dōc le nō de ce Chápion, le naturel vous en est dōné à entendre, les charmes vous sont enseignez : Ce n'est qu'un Patrocle sous les armes d'Achilles , duquel ie deueloperay les intricques, non point par solutions captieuses , mais par les secrets de la pure verité.

Et pour n'entrer en ceste dispute avec aduātage, ie demureray d'acord, ô Gaullois , de toutes vōs maximes: Que les guerres sōt l'entiere ruine des peuples, ceux qui se toulleuent cōtre leur Roy, par factiōns, seditiōs & leuées de gens de guerre, rebelles: Que le cōtētemēt d'un Roy est de dōner & mesurer ses dōs, est l'empescher d'estre Roy: Que l'on s'est tousiours plaint de ceux qui ont esté employez au Gouuernement: Qu'il y a eu plusieurs alliāces estrāgeres, & Officiers de la Coutōne Escossois, Flamāds, Italiens & Corces , qui n'ōt point donné d'entree aux factiōs ou entreprises estrangeres, pour enuahir la France: Que les alliances se font pour auoir la paix: Et que l'Espagnol nous fait déjà la guerre : par pratiques intestines & cachees ( comme vous dites ) . Je ne veux point contredire toutes ces maximes : Mais quant aux mineures ( comme captieuses & sophistiques ) j'en distingueray aucunes, & les autres, ensemble toutes les consequences, ie les denieray absolument, comme erronees, dangereuses , & pernicieuses pour  
l'Estat

L'Estat: Et tout ainsi que vostre discours, composé de ruses Gaulloises, entierement orné des plus belles fleurs de la langue Françoisse, & vostre demeure vous obligent à la creance d'une mesme foy, & d'une mesme loy que la mienne, j'entends aussi de demeslés vos artifices, par toutes raisons politiques, & lumieres de la verité Chrestienne.

Et respondent à vostre premiere mineure d'accusation, par laquelle vous supposez les actions de ce Prince rebelles, sa retraicte vne desobeissance, la leuee de ses gēs de guerre, vne impieté pour destruire son pais: Que tous les desseins aboutissent à faire achepter de nouveaux mescontentemens, & que son ambition le porte au desir d'auoir les plus grands Offices du Royaume, de commander dedās les prouinces & les villes, de courir les armes de couronnes fermées: Et à quel que prix que ce soit, d'acquérir par le sac vniuersel & totale ruine de la France, vne puïssance égale à celle de son Prince. Ie dy ( comme cy deuant ) que de condamner vn homme sans l'ouyr, sans luy faire son procès, c'est interuerir toutes les formes de iustice, diuine & humaine: & reuenir à vn vsage barbare, ( qu'il faut que vous sçachiez n'auoir plus de lieu en France il y a bien mil ans. ) Nous viuons sous les loix d'un Prince Chrestien, qui rend la iustice à ses subiers, tout d'une autre façon que ceux sous lesquels voz ancestres auoient faict leur retraicte: Vn seul tesmoing n'est pas suffisant pour la conuiction des hommes, nostre Sauueur Iesus-Christ le nous apprend, & qu'il n'est permis de iuger de la conscience d'autrui. Et bien que la premiere loy du Talion, qui nous est enseigné par la Genese, l'Exode, le Leuitique, le d'Eutheronome, & par saint Mathieu en son Euangile, ( que les Romains auoient anciennement tirée des douze m-

bles) ne soit entierement pratiquee en nostre France. Si est-ce que le crime de calomnie où vous tombez, le meriteroit grandement (pour son enormité, & le respect de la personne que vous calomniez en telle sorte, sans esgard de vostre lignage, puis que vous succés comme nous le doux lait de la liberté François sous les ordonnances de noz Rois) du sang desquels il est le plus proche, & de necessaire conseruation pour le salut de l'Estat: & de tous les François.

C'est a mon aduis, l'occasion qui vous en fait si furieusement persuader la ruine Et (desplaisant de la paix nouvellement faicte avec luy) en esmouuoir nouveau prétexte de guerre, come vous faisiez aux années 1584. 85. 86. 87. & 1588. pour baltir vostre Ligue contre le Roy Henry III. (qui n'estoit second a personne, en pieté, iustice & Religion.) Toute la difference que l'on y peut apporter est, que lors, n'estant en la grace de ce Prince, vous ne parliez que de desobeyssance, de soulèuemens, d'affranchissemens, de seditions & rebellions, contre le Roy. Vos Predicateurs offroient en sacrifices a Dieu telles Holocaustes pour l'eriacion des crimes des pauvres gens, de plus legere & simple croyance. Il vous faisoient adorer comme Dieux pour vostre argent. Et aujourd'huy, que vos dissimulations Gauloises ont tyranniquement occupé la bonté de la Reyne, (beniste entre les femmes de nostre tēps, & mere de toute benediction) vous ne preschez plus que l'humilité & l'obeyssance. Mais a qui? a vous Monsieur le Gaulois. La mesme cause premiere (qui vous fait aujourd'huy appeler ce Prince rebelle, & si ardamment crier cette obeyssance & service du Roy) est vostre profit particulier qui vous faisoit prescher la sedition, la reuolte, le sang & le meurtre des bons François, que vous appelliez po-

liniques: Et en fin vous fit commettre le damnable par-  
ricide de ce bon Roy tres Catholique, par la main d'un  
Moine iacobin, que vous iugiez luy estre de plus facile  
accez, estant vestu de l'habit d'un Religieux.

De ce mesme artifice est couuert le pretexte bazanné,  
dont vous tirez vostre mineure pour dire. Monseigneur  
le Prince s'est retiré: a leué des gens de guerre qui ont  
mescontenté les Champenois, & ruiné ceux de Sois-  
sons: Il a eu cy deuant des presens de la Reyne, apres  
des mescontentemens. Et par consequent il est rebelle  
& ambitieux, non seulement des premiers Offices du  
Royaume, de commander aux Prouinces & aux Villes,  
mais d'acquiescer au prix du sang des suiets du Roy, &  
ruine de la France, vne puissance esgale à la sienne, com-  
me firent les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Voi-  
la pas vne belle conclusion & consequence bien neces-  
saire? Comme si chacun ne scauoit pas bien que Mon-  
seigneur le Prince n'auoit pas vingt hommes avec luy,  
quand il passa de Chasteau-roux en Champagne. Que  
Messieurs de Mayne & de Longue-ville n'auoient pas  
trois hommes, outre leurs trains ordinaires, plus deux  
mois apres qu'ils furent à Soissons. Messieurs de Neuers  
& de Boiillon estoient quasi seuls en Châpagne, quand  
vous, monsieur le Gaulois, & autres Roys de l'Escriroi-  
re, regnans paisiblement en France, sur la bourse du  
Roy, & celles de ses subiects (aigrissans la douce humeur  
& prudente volonté de ceste bonne Princesse) l'a vou-  
lustes porter aux extremes rigueurs de toutes sorte d'in-  
iustice.

Vous confessez par vostre escrit que les plaintes de  
Monseigneur le Prince sont bonnes, mais qu'il les de-  
uoit faire de bouche: Pource que son esloignement leur  
fait changer de face, & recognoistre qu'il ne les a aduan-

cés, que pour seruir de pretexte à son mauvais dessein. A quoy ie dy, que puis que vous auez l'assurance de calomnier vn tel Prince de tât de crimes capitaux, vous auriez bien encore l'audace, de denier absolument ses plaintes, s'il y en auoit aucune non veritable. Vous me pouuez nier puis que vostre escrit le porte, que vous auiez tellement preoccupé l'esprit de la Royne, d'vne opinion de puissance absolue, pareille a celle du deffunct Roy : & qu'il n'estoit besoin ny a propos, de donner aucune participation ou cognoissance des affaires aux Princes du Sang, (de peur qu'ils n'en prissent trop grand aduantage) ains au contraire qu'il les en falloit reculer. Que si elle n'eust esté plus juste enuers les Princes, & charitable enuers les François, que vos Conseils ne luy estoient fidelles, elle n'eust pas (incontinent apres le décès du feu Roy) enuoyé querir Monseigneur le Comte de Soissons, pour luy bailler le Gouvernement des affaires, sous l'autorité de sa Regence : n'y depuis encore faict le semblable à Monseigneur le Prince apres son retour.

Mais ayant en cela lezé vos fallaces intentions Gaulloises, vous ne tardates gueres que persuadant les memes choses que vous discourez, de n'estre expedient à la Royne de communiquer aux Princes, le secret de ses conceptions, non plus que faisoit le deffunct Roy pour les en exclure du tout & regnant seul faire mieux vos affaires) vous le mistes en telles desfiances l'vn de l'autre, que des mines aux plaintes, & des plaintes on vint aux estoignemens. Et depuis (pendant le diuertissement de vos particulieres affaires, & apres la mort de Monseigneur le Comte) ceste bonne Dame ayant esté de nouveau plus instruite, par la bouche des François, que la meilleure & plus juste conduite de l'Estat, estoit

de rassembler toutes les forces de la Maison Royale, pres de leur cœur, qui est le Roy, en ce faisant, se lier Monseigneur le Prince, comme le seul Prince du Sang, d'un lien si estroit d'amitié que (se confiant à luy des plus importantes affaires) son interest commun avec celuy de leurs Majestez, l'obligeast à supporter vne partie des travaux du gouvernement. Vous fistes iouer les ressorts de vos ruses accoustumées pour gainner les deuant. Si que dans peu de iours apres, vous recommenceastes à resoudre de toutes choses. Et (pour bannir du cœur de ce Prince, toute esperance d'auoir plus à l'aduenir aucune participation à ce qui estoit deub à sa naissance) on rapportoit en sa presence, les resolutions faictes à part, des plus importantes choses de l'Estat: dont il n'osoit se formaliser, ny en rien contre dire, que la bouche ne luy fust fermée, d'un desadueu ou si rude repartie, que bien souuent pour euiter telles iniures il estoit contraint de s'absenter de sa fonction necessaire ores de ceste Ville, ores du Conseil, & ores de la presence de leurs Majestez. En esperance que ces petits signes de mescontentements, luy feroient rendre ce qui luy estoit iniustement osté. Et luy a esté faicte vne telle ruse, que combien qu'il n'eust & ne voulust prendre au Conseil des finances autre puissance que celle d'un particulier. On fit accroire à la Royne, qu'il y vsoit de force si grande, qu'on n'y pouuoit plus resister. Et pour cela on l'y fit trouuer en personne pour faire autoriser par sa presence, les bons coups qui ont esté faicts à son desceu.

Comment donc dites-moy, Gaulois, Monseigneur le Prince eust-il osé remonstrer de bouche à la Royne, ce tort à luy faict, d'estre retranché du gouvernement: Puis que la cognoissance des moindres affaires des fi-

nances luy estoit interdite? Qu'elle assurance eust-elle eue de sa liberté, ou de sa vie, s'il eust parlé de retarder le mariage du Roy: Puis que faisant ses plaintes, par les formes ordinaires de Justice, & le demandant par tres-humbles remonstrances, prieres, & requestes, on a enuoyé des armées contre luy pour le faire taire: C'est la seule occasion qu'il a fait implorer le secours de ses amis que l'estroy de ces armes Gaulloises. Armes dis-je, Gaulloises, & non point poussées en Champagne du mouvement de la Roynes, qui aime trop nostre Roy son fils, pour courir ala ruynes des siens, qui sont les seules Colonnes de son Estat, comme il en est le précieux edifice. Elle est meilleure que ne l'a faictes & plus sage que ne l'a dictes: elle sçaura bien maintenir l'authorité du Roy par la force de sa Justice, sans la conuertir en tyrannie.

Il n'y a rien de plus naturel que de se deffendre, Dieu ayant dès le comencement, armé le courage de tout genre d'animaux, d'une naturelle volonté de deffendre son corps & sa vie. Dieu n'est point encore descendu pour voir, & le Parlement, seul Iuge des actions des Princes du Sang, n'a point donné d'arrest contre luy. Toutes-foison a faict marcher les Suisses & autres gens de guerre, de pied & de cheual, pour l'accabler. Il n'est donc point la cause des ruynes aduenues en Champagne & pays Soissonnois: Mais vous seul par vos armes Gaulloises dressées contre la maison de Bourbon, qui est aujourd'huy celle de France, que vous cherchez à exterminer, depuis tant & tant de consecutives années. Il n'y a pas une seule secte de Religion, ny une nation entre les peuples, ou les aggresseurs ne soient tenus les plus coupables, ie vous en ay cy deuant remaqué les lieux de l'Escripture, vous ne devez donc accuser ceux que



vous auiez excitez aux armes pour la naturelle deffense de leurs vies, ou à tout le moins de leur liberté. Tous les maux sont donc venus de vous.

La trompette & le tambour aliment les courages, & font courir aux armes, au lieu que les verges & les haches de la iustice, remettent les subiects en leur deuoir, comme en vserent les Scithes. Mais ie sçay bien que le Roy n'entend que le bruit de voz sourdes menees, & ne les approuue aucunement. Sa prudence aduance de si loin son aage, que si les loix du Royaume luy permettoient d'en faire iugement, il romproit d'un seul mot les efforts de vos rudes bourrasques. Et cependant la Royne, par vne singuliere amour de la paix, (nouuellement tesmoignée au salut de ceste Monarchie & commun desir des François) dissipe entierement les nuages, dont vous auez iusques icy, couuert vos factions & mauuais desseins. Il ya du crime a la prise des armes, ie le cōfesse, mais à vous qu'il doit estre triplement imputé. Pour le conseil que vous en auez donné, en surprenant par vos violentes persuasions la bonté de la Royne qui se reffioit en vous. Pour auoir sous le nom supposé du Roy, souleué des troupes, & mis le feu par tous les coins de son Royaume. Et pour exterminer la maison Royale.

La Royne sçait bien les differences d'entre les Regens & les Roys, elle a l'ame trop bien placee, pour courir de l'autorité du Roy, les haines des particuliers, & n'ignore point que ce qui seroit crime en vne sorte, est excusable en l'autre. Aussi ce que la necessité du temps fait tolerer de vous, le fera punir en yn autre. Vous n'en perdez quel attente, vos desseins sont descouverts. Salomon jugea la vraye mere celle qui choisit plustost la perte, que le desnombrement de son fils : Et on tua le veau gras au retour de l'enfant prodigue : mais quand on

veut noyer son chien on luy attache la rage.

Vousdictes que Monseigneur le Prince s'attaque aux Gouverneurs pour regner: ceste raison seule, sans les ressentimens communs de vos iniustices, faict euidentement recognoistre le plaisir que vous auez de regner: Et que vos si furieuses esmeutes ne procedent, que de la crainte de sortir de ce gouuernement si absolu, qui vous faict persecuter les Princes: par la force duquel, plus que par l'autorité de la Royne, vous auez tellement ruyné le fond des finances, qu'en ayant totalement espuisé le dernier quartier de l'année passée, vous fustes prest par le diuertissement des deniers du peuple, d'es-mouvoir vne sedition par tout la Ville, qui eust esté suivie du reste de la France. Et si telles plaintes n'en sont venues du temps du deffunct Roy: C'est que la cause n'en estant née, elle n'en pouuoit produire d'effect ny de subiect.

Ce grand Roy estoit vrayement François, & qui trauersé par tant d'années des ruses Gaulloises, en auoit descouuert & tellement rompu les desseins, qu'à peine en auoit-on la memoire. Il auoit par les rudes assauts de sa diuerse fortune, si parfaictement acquis la cognoissance de ses affaires, qu'il n'en a jamais eu autre Gouverneur que luy mesme. Mais comme vn bon Musicien qui sçait de differentes voix, composer les accords d'vne douce armonie, & comme vn jardinier expert cueillir les roses sur les espines. Il sçauoit prendre vne bonne resolution des differents Conseils, & tirer vn bon sens des mauuais opinions. Tous les mouuemens de ceste Monarchie auoient bien d'autres contrepoix qu'ils n'ont auourd'huy. La Royne ne tient pas comme vous dites ceste place, elle est trop prudente pour le presumer: Elle n'est pas ignorante de ceste loy Salicques

Salicque qui interdit les femmes de la Royauté. Elle a bien entre ses mains le principal Gouuernement de l'Estat, que vous luy auez persuadé absolut, tant qu'il a tourné à vostre profit. Mais Dieu qui juge de ses droites intentions, a bien faict recognoistre que si de son temps toutes choses n'ont esté si utilement administrées que la tutelle & Regence le desirent pour le bien public, contentement des grands, seureté & repos des subiects.

Elle n'en est la cause : mais vous, qui faisant sonner si haut le rabais du sel par vostre entremise, en prenez dix fois autant. On remet d'une main au peuple plusieurs impôts, & d'une autre main on les leue à vostre profit, souz le nom du Roy par des Commissions secretes & particulieres. Vous amusez les simples, par vos glorieuses venteries d'auoir fort bien gouuerné l'Estat : Mais y a-t-il iamais eu de Regne, ou la Iustice ait plus opprimée, par toutes sortes d'euocations & interdictions. On esleue la Iurisdiction du Preuost de l'Hostel à la diminution des autres, pour estouffer tous genres de crimes, au scandale de toute la France. Vous mesmes dites que les Officiers font des rapines, mais où sont ceux que vous auez faict punir ; A-il esté veu aux temps passez des pensionnaires du Clergé des associés des partisans tenir des premieres charges ; A-il esté prins des hardiesses d'establi des impôts sur le seau & contraindre les subiects du Roy à prendre des Offices imaginaires, pour en tirer vn million de liures ? A-il esté du temps du feu Roy verifié en la Châbre des Cōptes, des dōs de cent soixante, & de trente mil liures, quasi tous les ans pour les Gouuerneurs d'Estat. Mais ces remarques & autres plus pregnantes encore, que l'on pourroit apporter, vous font dire que c'est borner la puissance des Roys, que de contoller leurs liberalitez, & d'y vouloir mettre des bor-

nes, c'est les priuer d'estre Rois. Cè crime de leze Majesté n'a point esté commis en vostre temps, le Roy a eu trop peu de pouuoir sur ses finances, pour en faire liberalité. C'est aussi vne ruse trop peu artificielle de parler de luy, puis qu'il n'y a pas iusques aux petits artisans, qui ne sçachent que le Roy n'a le pouuoir d'employer vn escu en aumosnes des pauvres. Vous luy monstrez bien qu'il n'est pas en aage d'ordonner de ses finances : C'est vous qui en disposez comme il vous plaist, à vostre profit & des vostres, sous l'autorité de nostre bõne Royne. Et toutesfois apres tãt de biéfais, vous l'accusez vous mesmes, en disant que ce n'est pas Monseigneur le Prince, qui la peut accuser d'auoir espuilé les finãces du Roy, & d'estre venue à vne necessité d'en exiger d'autres sur le peuple, & en ce faisant faire tort à beaucoup pour en obliger bien peu.

C'est faire griefuement sentir les traicts de vostre ingratitude, & monstrier fort appertement que vous n'en voulez pas seulement à Monseigneur le Prince, mais à toute la maison : Puis qu'ayant voulu blesser la renommee du deffunct Roy, par le reproche du Duc de Bourbon, vous attaquez encore la Royne par ceste accusation de mauuais mesnage. Chacun sçait bien que les finances du Royn'appartiennent point à la Royne, & qu'elle est de trop bonne conscience pour mal-vser du bien d'autrui. Elle a le bien du Roy en main, pour en vser tresbien comme elle faißt. Et sa particuliere æconomie, pour en faire ce qu'il luy plaist, s'en subiection d'en rendre compte à personne. Ce n'est pas aussi d'elle que la plainte est faiçte : mais de vous, qui causez la necessité. On ne s'adresse point au Roy ny à la Royne, comme vous diçtes, dont l'vn n'a l'aage de disposer, ny l'autre la volonté d'abuser. Mais à vous, Gaullois, qui trop

licentieusement ordonnez de toutes choses sous leurs noms. En telles occurrances de desordres on ne s'est point au temps passé adressé aux Rois, qui ne veulent iamais que le iuste, mais aux Gouverneurs, qui desguisans la verité de toutes sortes de masques, surprennent la pieuse creance & volonté de leurs maistres. Ainsi que le tesmoignent les Ordonnances de ce Royaume, qui enjoignent si expressement aux Iuges de n'auoir aucun esgard à plusieurs lettres & Edicts, comme obrenus par importunitez & surprises. Et les Histoires qui racontent les punitions d'un Remy, d'un Pierre de la Bresche, Enguerand de Marigny, Landais, Montagu, Samblancey, & autres Gouverneurs des affaires d'Etat.

C'est vne chose qui se pourroit iustement faire à l'encontre de vous, Gaullois, non seulement pour les desordres susdits : mais aussi pour le razement de la Citadelle de Bourg, que le defunct Roy desiroit si soigneusement conseruer, comme l'une des principales clefs de la France : Et pour l'achapt du Chasteau d'Amboise, acquisition si peu utile. Vous n'apportez point d'excuse à ces deux crimes, bien qu'ils ayent esté commis par un opiniastre combat, contre l'opinion de tous les Princes & Officiers de la Couronne portans les armes : Mesmes de Monseigneur le Connestable, qui a laissé à la posterité un acte de son courredit : fidele tesmoin de la volonte du defunct Roy son maistre, & du preiudice que ce razement apporte à la France. On a defendu ces deux actes, de si pueriles ou plustost ridicules raisons, que vous en estes d'autant plus coupable. Car si c'est pour le bon mesnage, il failloit user de pareille economie à Mers ; dont le peuple est aussi estranger : Mais encore plustost à Amiens & autres Villes de la France, où les Citadelles sont d'autant moins necessaires, que les habitans en sont François,

dont les cœurs sont les plus seures Citadelles des Rois. Et quand à Amboise tout le domaine, Ville, Chasteau & seigneurie, ne valent pas ensemble cinquante mil escus : & pour vous donner vn homme, vous auez achep-  
té le bien du Roy de ses propres deniers.

On voit bien à quoy tendent toutes voz menees. L'homme qui en son esprit a vne grace diuinement infuse dès son commencement, excellant tous les autres animaux, de colliger les choses futures, par la comparaison des presentes avec les passees, descouure fort aisément ou aboutit vostre fusée. Les pernicieux desseins de l'entreprise d'Amboise supposez à son ayeul, la cōtinuation fomentée durant la minorité du Roy Charles IX. pour trancher ceste lignee de Bourbon, seule branche de la maison Royale, Les mesmes conspirations reuerdies sur la teste de defunct Monseigneur le Duc d'Anjou : La furieuse rage vomie cōtre le Roy Henry III. & les dam-  
nables parricides attentez, & en fin perpetrez contre ce bon Roy, & contre Henry le Grand, lumiere del'Vni-  
uers, font bien paroistre à qui vous en voulez. Vous le resmoignez encore par le reproche que vous faictes de ce Duc de Bourbō, de la memoire duquel vous feignez tacher la reputation de Monseigneur le Prince, pour en souiller toute la race de Bourbon, qui est vne finesse Gaulloise non plus apparente que le Soleil de midy.

Estimez-vous les François si abbatus, d'vne brutalité Thectonique; qu'ils ne cognoissent pas que la perte de ce Prince, donneroit toute entrée à l'Espagnol dans la France, sous le pretexte de vouloir cōseiller, sauoiriser & fortifier le Roy son gēdre, cōtre les factions de ceux qui aspirent tant aux cōmandemens des armées, dōr les pre-  
deceleurs, comme vous dites, ont plustost veu la fin de leurs vies que de leurs desseins. Vous nous aduertissez

desia qu'il nous faict la guerre par pratiques intestines, & secretes menées. Hélas! nous ne sçauons que trop cōbien il resuscite d'ames Gaulloises par les charmes de ses doublons qu'il espend sur la France, & specialement à Paris. Ces soleils font reuiure les affectiōs, que les victoires & terreur de nostre Grand Roy auoit amorties: Et, comme par vne nouuelle influence de ses rayons, & espoir de ce mariage, la parole leur reuient, & commencent desia à tourner les loüanges des Espagnols, en persuasiōs de les receuoir, les obeyr, & les suyure. Il me semble que mal à propos vous imposez les signatures de son alliance, que vous auez brallée par voz intelligences mutuelles, chascun estant tesmoing de la resistance, que ceux dont vous parlez y ont faicte, & de la force qu'il y a contraincts. Mais encore quand cela auroit esté faict d'un liberal consentement. Deux choses sont-elles pas suffisantes d'en faire deliberer d'auantage; La loy de nature, qui ne permet aucune capacité de mariage à vn masse, deuant quatorze ans accomplis, ores qu'il fust de complection tres-force. Et nostre Religion Catholique, qui declare tous les iours tels mariages abusifs. Ausquelles considerations, les bons François doiuent adjoûter l'amour de leur Prince & desirer la conseruation de sa santé & de sa longue durée. Qui ne peuvent estre, qu'en vn mariage meur & forces bastantes pour generation, & la conseruation tout ensemble. Deuons-nous pas encore ioindre à ces considerations, celle de la seureté de l'Estat: Et d'autant plus, que l'Espagnol (comme vous dites) la dedans la France des pratiques intestines, par lesquelles il nous faict desia la guerre. Il ne luy reste plus à la verité, pour perfectionner son Empire, que de s'aquerir ce Royaume. Car puisque chacun desire son aduancement, il est

sans doubte, qu'il y apportera toutes les forces, pour en venir à bout.

Il est vray que vous dites, que l'Empereur, les Roys d'Angleterre, de Danemarc, de Sicile & de l'Espagne mesmes, ne sont pas deuenus maistres de la France, pour auoir donné leurs filles à nos Roys. Mais les Roys d'Angleterre ont tant de fois & par tant de siecles, mis nostre France aux abois (par le moyen de telles alliances) qu'il eust esté beaucoup plus vtile de ne les auoir point faictes. Et si les autres Roys ne nous ont point apporté de telles ruynes: C'est que leurs forces n'estoient lors suffisante d'esprouuer le courage des François, & que le comencement d'une si mauuaise entreprise, pouuoit estre la fin de leur domination. Si les Connestable, Admiral, Chef d'armees & Marechal, Escossois, Flamend, Italien, & Corce que vous dites. Et encore Espagnol que vous oubliez, n'ont donné entree aux Princes estrangers, cela n'est point arriué par vne impossibilité de le faire: mais outre que leur fidelité estoit de longue main recogneuë, ils estoient trop odieux a leurs Princes naturels, pour y trouuer seureté de leurs vies: Ou ces Princes à nous alliez d'une trop ancienne & étroite alliance, pour vser de perfidie enuers nous: Ou trop foibles pour entreprendre sur nous: Mais quoy que ce soit si le malheur n'en est arriué ce n'est pas chose impossible: Ceux qui auoient basti ceste furieuse ligue) que vous appelez avec raison, espouuentable & la peur des Roys) n'estoient Empereurs ny Monarques, & toutes fois ils n'ont laissé de donner la chasse & puis la mort à l'un de nos Roys, ouuert le chemin à la perte de l'autre, & tellement esbranlé ceste Monarchie, qu'elle a esté sur le point, d'estre faite la proye, de celuy mesme que l'on redoute auourd'huy.



Il ne faut point s'amuser aux exemples il y a de bien & de mal dès le commencement du monde : les sages ne considerent que les inconvéniens & les evitent : aussi n'est ce qu'un leurre que vous iettez aux François. La fin de vostre discours descouvre clairement le secret de vos desseins, & comme vous les avez cy devant mis en v'sage. Vous conseillez Monseigneur le Prince de laisser paracheuer le mariage d'Espagne, en luy donnant aduis, d'exécuter ce qui ne luy tombera jamais en l'ame, de se bander contre le Roy, & soulever cōtre luy des forces, au cas que se laissant aller aux amoureuses flateries de sa femme, il paroisse oublier sa gloire & son pais. Il ne se peut dire un plus audacieux Conseil de rebellion contre son Prince, ny plus évidemment tissu de la vieille malice Gaulloise. Au commencement on attaque, hors de propos, en la personne de Monseigneur le Prince, l'honneur du Roy & de tout son sang. Puis on blasme la Royne, de profuses des deniers du Roy. Et finalement, ce Gaullois donne conseil, de se soulever par forces d'armes contre ses deportemens. Mais vos Conseils ne seront jamais suivis, Monseigneur le Prince sçait trop bien l'humilité, respect & obeissance, qu'il doit à son Roy : Et que d'autant qu'il se peut legitiment deffendre, des injures & oppressions de tous autres, tant pour la seurreté de sa vie, que pour le bien de l'Estat, d'autant plus il doit ceder, non seulement à ses armes, mais à ses simples volōtez. Et quand il aura pleu à Dieu l'eslever iusques à sa pleine autorité de commander, comme Monseigneur le Prince le desire avec plus de passion qu'aucun de ses subiects : il montrera à un chacun l'exemple de le servir & luy obeir.

Voire, pour vous donner lumiere du secret de son cœur, & rendre plus coupables vos actions passées &

conceptions presentées, il vous resoult en peu de parolles, qu'il tient n'estre loisible à aucune personne par la Loy de Dieu de se souleuer contre son Prince pour quelque cause que ce soit. C'est là le serment de sa fidelité, seellé dedans son cœur, des seaux de l'Eglise Chrestienne, en l'Escuillon de France & de Bourbon. Avec protestation non seulement de l'accomplir de son chef, mais d'employer sa vie & ses moyens, pour le faire executer à tous autres.

C'est cet exēple, ô bons François, qu'il nous faut suiure, sans iamais en destourner les volonteiz de vostre aīne. Dieu a créé l'homme à vne seule fin de le cognoistre aimer & seruir, accompagnant son intérieur d'une intelligence diuine, pour paruenir à ceste cognoissance, & de là, aux œuures de nostre salut & iouissance du souverain Bien. Esleuons luy donc nos pensees, pour contempler sa grandeur infinie, sa Bonté incomprehensible, & les graces innombrables qu'il a espendues sur nous. Adressons luy incessamment nos vœux, & le supplions de tous nos cœurs, de conseruer soigneusement nostre Roy: de confondre tous ses ennemis & conspirateurs contre le bien de son Estat: de combler ses iours de benedictions, & luy faire la grace, qu'il puisse longtemps regner en paix, & faire regner la Pieté & la iustice sur ses subjects. Prions-lé aussi qu'il vnisse les cœurs de la Roīne, & de Messieurs les Princes du Sang, d'une mutuelle amour ensemble, & les attache si fermement avec celle du Roy, qu'ils n'en puissent estre à iamais separez. Et que les affections des autres Princes, Officiers, Seigneurs, Gentils-hommes, & tous les peuples & subiets, soient si vnanimement & estroitement liées à l'obeissance qu'ils luy doiuent naturellement, qu'en bonne paix, longue & heureuse vie: Dieu en recoīue honneur & gloire.



